

CENTENAIRE DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

**1918- 2018, et moi...
Je témoigne pour ceux qui sont morts**



Dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre, lors d'une journée à Verdun et de travaux de recherches, les élèves de 2BPC1 ont réfléchi au devoir de mémoire et aux valeurs qui fondent notre société.

Ils ont rédigé ce recueil pour témoigner pour ceux qui sont morts lors de la Première Guerre Mondiale.

Ils se sont recueillis sur une tombe à Verdun et ont imaginé les dernières heures sur le champ de bataille de ce soldat.

Ne les oublions pas !

La classe de 2BPC1 du Lycée des métiers Jean-Frédéric OBERLIN
Et Mme EGLEMME, professeure de Lettres/Histoire



LARROQUE Antoine

Mort pour la France le 26 avril 1916

LARROQUE Antoine est né le 2/02/1887 à Montauban dans le département du Tarn et Garonne (82), en France.

Il est soldat au 30^e Régiment d'Infanterie. Il a été recruté au bureau de Montauban en tant que Classe 1907. Son matricule est le 147. Il est arrivé la veille dans le village de Verdun pour aller rejoindre ses camarades sur le champ de bataille. Aujourd'hui, il vient d'arriver au front. C'est un choc. Il vient de voir le malheur tomber sur lui : des cadavres, des tirs de canons, l'explosion et la boue dans les tranchées : un véritable enfer.

Nous sommes le 26 avril 1916 et les combats sont très violents ce jour-là. Antoine a peur mais il doit rester courageux. Il n'a pas le temps de réfléchir, un obus vient d'exploser à Louvement-Côte du Poivre à Houdremont dans le département de la Meuse.

Antoine vient de mourir pour la France, il avait 29 ans. Sa femme et son fils ne le reverront plus. Le 26/04/1916 LARROQUE Antoine décède par une explosion d'un obus qui s'était écrasé tout près de lui à Louvement-Côte du Poivre à Houdremont dans le département de la Meuse (55). Je me souviendrais toujours de ce soldat qui a donné sa vie pour la France !

Anthony DELEUZE-BARC

Adrien DEFAYE

Mort pour la France le 12 avril 1916

On est le 12 avril 1916. En ce jour de guerre, dans le camp où nous sommes, le chef prend la parole « soldats, l'heure est venue ». Il est temps d'aller sur le champ de bataille. En toute honnêteté, je n'ai pas envie d'y aller, mais je dois prendre mon courage à deux mains. Nous sortons de la tranchée, nous nous rendons sur le champ de bataille déjà dévasté par les impacts d'obus. On y a trouvé des arbres détruits par des gaz toxiques. Les minutes passent et ça recommence à battre son plein : obus, explosions, gaz...tout y passe. Un moment, je me retourne et vois un de mes camarades sous terre. En l'aidant à se dégager, je tombe aussi dans le trou rempli de boue. On crie à l'aide, mais rien n'y fait, les autres soldats n'entendent rien. Jusqu'au moment où je vois arriver face à nous...BOUM ! C'est la fin pour moi dans cette guerre, Adrien DEFAYE vient de mourir à Verdun.

Denzel MBENGUI

Paul MONTAIGNE**Mort pour la France le 26 août 1917**

Je suis dans une très mauvaise position, je souffre le martyr, j'avais bien raison de croire avant de partir qu'il valait mieux être mort que d'être blessé, au moins blessé comme moi. Toute ma jambe est pleine d'éclats d'obus et l'os est fracturé. Tous les jours quand on me panse, je souffre le martyr, lorsqu'avec les pinces, ils m'enlèvent des morceaux d'os ou des morceaux de fer. Bon Dieu, que je souffre ! Après c'est fini, on me donne bien un peu de malaga, mais j'aimerais mieux ne pas en boire. Enfin, je suis bien mal à mon aise, ne pas pouvoir bouger, j'ai de la peine à prendre le bouillon sur ma table de nuit. C'est triste dans ma chambre, nous sommes vingt-neuf personnes, on ne peut bouger, des jambes cassées et des gars aux graves blessures, et presque tous des réservistes comme moi. Il y a une semaine, avant que ma jambe soit dans cet état, vers 19 heures, on a reçu l'ordre de lancer une offensive sur la tranchée ennemie à un peu plus d'un kilomètre. Pour arriver là-bas, c'est le parcours du combattant, il faut éviter les obus, les balles allemandes et les barbelés. Lorsqu'on avance, il n'y a plus de peur, plus d'amour, plus de sens, plus rien. On doit tirer et avancer. Les cadavres tombent, criant de douleur. C'est tellement difficile de penser à tout, que l'on peut laisser passer quelque chose, c'est ce qui m'est arrivé. A cent mètres environ de la tranchée Boche, un obus a éclaté à une dizaine de mètres de moi et des éclats sont venus s'ancre dans ma jambe gauche. J'ai poussé un grand cri de douleur et suis tombé sur le sol. Plus tard, les brancardiers sont venus me chercher pour m'emmener à l'hôpital, aménagé dans une ancienne église. L'hôpital est surchargé ; il y a un médecin pour vingt blessés. On m'a allongé sur un lit et j'attends. Je ne pense point que je pourrai revenir vivant de cette guerre.

Qui se souviendra de Paul MONTAIGNE, mort pour la France le 26 août 1917 ?

Louis BAYLE**Mort pour la France le 18 décembre 1918**

J'ai été touché au ventre par une baïonnette. La douleur me fait atrocement souffrir. La plaie s'est infectée à cause des bactéries qui se trouvent dans la boue. Mon ami Jean est mort la nuit dernière, tué par un obus. Dans les tranchées, on marche sur nos camarades morts sur le champ de bataille. Plusieurs soldats sont morts à cause des conditions de vie dans les tranchées. Je pense que je ne serai pas à la maison pour Noël. Même si j'arrive à rentrer, je ne serai sûrement pas vivant. Je me demande combien de temps je vais tenir avec cette douleur, j'ai entendu dire que j'avais perdu beaucoup de sang et que ça a perforé quelque chose dans le ventre.

Je n'ai pas bien entendu le reste de leur conversation. Je suis allongé sur une sorte de brancard pour les personnes blessées. Autour de moi, je vois des soldats tués par des baïonnettes ; je me demande pourquoi je suis toujours en vie. Si j'avais été touché par un obus je serais mort sur le coup et je n'aurais peut-être pas eu le temps de penser à vous. Je crois que si on se rappelle quelques souvenirs on peut rester plus longtemps réveillé ; je me souviens de mes parents, de ma chère sœur et de mon frère. Comme ils me manquent. Je ne les entendrai plus m'appeler Louis, nous n'aurons plus de Noël ensemble. Nous sommes le 18 décembre 1917 et je vais mourir.

Chloé MEYER

Allah Ben DJILLAH

Mort pour la France en juillet 1916

Allah Ben Djillah se réveille après avoir passé sa nuit à dormir dans les tranchées, en se demandant s'il va mourir aujourd'hui ou continuer à vivre dans ces conditions de vie très difficiles. Ces nuits passées dans les tranchées l'empêchent de se reposer, en raison de l'odeur ignoble et des rats qui le dérangent pendant son sommeil. Il observe ses camarades, les soldats qui eux aussi se demandent s'ils vont vivre demain ou mourir aujourd'hui. Cette pensée est toujours présente dans leur tête depuis le début de la guerre. Tous se prennent en main malgré la fatigue. Ils vont courageusement combattre. Il y a beaucoup de blessés, de morts, mais Allah Ben Djillah reste debout.

Les heures passent. Tout à coup, un obus explose dans les tranchées dans lesquelles Allah Ben Djillah s'est réfugié. Il se protège mais son bras est arraché. Il ne lui reste plus qu'un seul bras. Il souffre beaucoup et ne peut plus combattre. Tout à coup, un soldat allemand surgit devant Allah et lui tire une balle en plein cœur. Nous sommes en juillet 1916 et Allah Ben Djillah a donné sa vie pour la France, loin de son Afrique natale.

Nora NIMONAJ

Emilien – Auguste BOURGEON

Mort pour la France le 19 août 1917

Dans une tranchée, des soldats se préparent à l'assaut des défenses adverses. Après avoir fixé leur baïonnette, un groupe de soldats monte au feu.

BOURGEON Emilien-Auguste est un soldat français du 6^{ème} Régiment de Hussards. Comme ses camarades, cela fait 3 ans qu'il subit cette guerre. Il a tout connu : le froid, la faim, les rats, la boue, l'horreur des combats. Il ne se sent plus un homme mais un animal.

Aujourd'hui, il fait chaud, très chaud. Nous sommes le 19 août 1917 et Emilien-Auguste doit repartir au combat. Il se fait tuer par une balle à la bataille de Verdun, c'était son dernier jour sur Terre.

Mohamed-Anis KHARBEGA



Adrien-Henri BELLAN

Mort pour la France le 7 mars 1918

Plongé dans le noir, dans l'obscurité, depuis plusieurs minutes, j'entends à côté de moi les tirs d'artillerie qui font résonner mes oreilles.

Le bruit des moteurs d'avions se fait percevoir au loin, à cela s'ajoute une pluie d'obus incessante.

L'odeur du gaz de combat est irrespirable et renforce le sentiment que la mort nous attend.

La terre mouillée m'enterre, aspire mes godillots pleins d'eau. Après ces minutes infernales, interminables, je réouvre les yeux, enfin, et plus rien, plus d'arbres, la verdure a disparu, soufflée par tant de fureur.

Dans ce labyrinthe grouillent les rats à l'affût de nouveaux corps, de boyaux. Un soldat est étendu au sol. Est-il Français, Allemand ? Il agonise. Cet homme mourant crie une dernière fois, je me retourne, je ne ressens aucune peine et je veux juste quitter cet endroit.

Je suis sale, répugnant, l'hygiène est déplorable. Je progresse dans la forêt, le nombre de victimes est effroyable. Chaque jour passé dans ce trou est semblable au précédent. Tout n'est que ténèbres et grisailles, je ne veux plus vivre, je veux mourir. Je vais accomplir ma destinée. Fusil à la main, je combats l'ennemi. Mon cœur s'arrête de battre, le souffle est court, je laisse ma vie dans les yeux de mon adversaire le 7 mars 1918.

Je m'appelais Belan Adrien-Henri.

Luc REINLEN

Charles PAULY

Mort pour la France le 28 mai 1918

Depuis un mois, je suis au régime des fourmis ! Sept jours entre deux parapets de terre de 2m50, et sept jours où nous nous reposons du souci entre la vie et la mort. Je suis ici comme tous mes camarades, dans le but d'empêcher l'ennemi d'avancer. Notre emplacement, occupé par les parties adverses depuis plus de six mois est tourné et retourné, non seulement par la pioche mais aussi par les obus et les mines. Dans cette fourmilière, les éclats d'obus ne se font guère rares ! Il fait froid et avec toute la pluie tombée dernièrement, la boue est parmi nous, ce qui nous empêche d'avancer correctement. Mais la nature, plus forte que les hommes a voulu que quelques fleurs viennent pousser sur le bord de notre tranchée.

Blessé une première fois sous le feu de l'ennemi, me voilà à nouveau sur le front. J'espère bien en revenir. Je pense à ma famille. Sur un papier, j'ai écrit quelques mots pour mes parents : « Je veux que vous deux vous sachiez bien que je n'ai jamais cessé de penser à vous car je vous aime. J'écris aussi quelques mots à ma femme Hélène. Elle a toujours été là pour moi, elle me manque énormément également et en partant je lui confie tout ce que je considère d'important pour moi et certains souvenirs. Si ma destinée veut que je reste là-bas, elle se chargera de vous les remettre à Paris, ma ville qui me manque tant ».

Le capitaine vient de donner l'ordre de se préparer. L'heure de l'assaut a sonné ; je mets ma baïonnette au fusil et je m'élançai en hurlant. Une violente douleur me frappe au ventre, une baïonnette allemande vient de me frapper. Ma vie s'arrête aujourd'hui le 28 mai 1918 à Verdun.

Loanne SCHAEFER

Ahmed Ben Mohammed**Mort pour la France le 24 mai 1916**

Je m'appelle Ahmed Ben Mohammed et je suis un Marocain qui se bat pour la France. Je suis un soldat courageux et je n'ai pas peur des corps à corps. Mais cette après-midi, je sens que je vais peut-être mourir. Je me sens affaibli car mon bras est gravement blessé à cause du dernier corps-à-corps. J'ai déjà failli mourir deux fois. La première fois, c'était quand j'étais dans une tranchée : un obus a explosé juste à côté de moi mais j'ai réussi à m'en réchapper.

La deuxième fois, dans un corps à corps, le soldat allemand a sorti une arme à feu mais j'ai réussi à le tuer avant.

Mais ce soir, je me sens affaiblie, il y a trop de fumées toxiques.

Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Je ne tiens plus debout, mon bras me fait mal.

Je m'appelle Ahmed Ben Mohammed et mon corps a été retrouvé le 24 mai 1916 dans une tranchée de Verdun.

Kenza WAHIBI

Moussaoui Ben Amed**Mort pour la France le 17 mars 1918**

Nous sommes en 1918 et Moussaoui Ben Amed est un Maghrébin qui combat pour la France depuis 4 ans. Les dernières heures, Moussaoui écrit une lettre à sa famille. Il leur dit que tout va bien comme à chaque fois. Ses lettres sont toutes les mêmes, il rassure sa famille en leur disant qu'il reviendra les voir en pleine forme. Après avoir terminé sa lettre, Moussaoui va manger et fait une partie de cartes. Mais brusquement, par surprise, les ennemis attaquent. Moussaoui saisit son arme et sort de la tranchée. Moussaoui serre sa lettre dans sa poche et va combattre. Les Français progressent vers les ennemis et les ennemis avancent vers les Français. Le combat se fait au corps à corps, point fort de Moussaoui. Il arrive à tuer plusieurs ennemis, jusqu'à ce qu'un obus adverse tombe en plein milieu du combat. Moussaoui est grièvement blessé. Il va succomber à sa blessure mais il n'oublie pas la lettre. Il la serre fort dans sa main. Il ferme les yeux et ne parle plus.

Il meurt pour la France le 17 mars 1918.

Ilyas YLDRIM

Soldat Mohammed

Mort pour la France le 10 avril 1917

Il fait beau, le ciel était ensoleillé comme toujours et le soleil brillait avec sa beauté. Dieu avait créé la belle nature mais à chaque instant la guerre se rappelait à moi. Il faut tuer un humain comme moi ou on sera tué par d'autres humains. Il n'y a pas d'espoir pour la vie et pour le futur. Aujourd'hui, je rédige une lettre à mes parents. Si j'ai fait des erreurs dans le passé, qu'ils me pardonnent et j'exprime clairement mon amour pour eux, combien je les aime et je pleure d'être loin d'eux. Je ne peux pas les voir et rester loin de mes amis. C'est tellement dur. Aujourd'hui, l'espace devient de plus en plus sombre, à chaque instant j'ai peur. La guerre commence entre nous et l'ennemi.

Je n'ai pas décidé de prendre la vie de quelqu'un. Je ne veux pas rendre quelqu'un orphelin et veuve pour faire la défense de soi, il faut que j'utilise une arme. La guerre commence à minuit. Les sons des armes lourdes sont partout. A ce moment, une balle me frappe, je suis blessé. J'ai très mal mais je suis encore en vie. Je sens les derniers moments de ma vie. Je voudrais croire à l'espoir de paix. Mais je meurs, moi, le soldat Mohammed, le 10 avril 1917.

Muqadasa AZIZI

Soldat Georges- Armand LEMAITRE

Mort pour la France

Je me suis réveillé à 6h du matin, j'ai bu un verre d'eau puis j'ai mangé mon petit déjeuner à la façon de ma femme et de mes enfants. Ils me manquent tellement, leur sourire, leur odeur, leur gentillesse.

Je m'habille et je me prépare à réveiller mes troupes : « Maintenant, on se lève les dormeurs ! » Il est tôt, on se prépare à aller au combat dans les tranchées. C'est une grande responsabilité et une fierté d'avoir de si grands et valeureux soldats sous mon commandement, prêts à mourir pour leur Patrie. On s'installe chacun à son poste pour attendre ces foutus Allemands. Tous mes gars et moi sommes prêts au sacrifice suprême pour éliminer ceux qui ont tué nos compagnons. Je place mon unité dans les tranchées, je marche pour voir s'ils sont bien positionnés et qu'ils ne faibliront pas au moment crucial. Enfin, l'assaut est donné et les Allemands arrivent. On entend des coups de fusil à moins de 3 kilomètres. Je me positionne au sol avec mon fusil et je tue deux ou trois Allemands, mais je vois un ennemi au sol. Je me précipite pour le tuer mais ce n'est qu'une ruse, en fait ils sont trois Boches. J'en tue deux au couteau et le troisième, je lui crève un œil. Je lui tire dans les jambes mais il a chopé le fusil, trop tard l'enflure ! Maintenant, je peux reposer en paix, dis à mes gars que je les aime et si tu survis à cette guerre, dis à ma femme et à mes enfants que je les porte dans mon cœur, adieu, mon meilleur ami.

Je m'appelais Georges-Armand LEMAITRE et je suis mort à Verdun le 11 avril 1916.

Rayan BADJIKA

Soldat de 1^{ère} Classe Tinga KABORE

Mort pour la France le 31 juillet 1916

Je m'appelle Tinga KABORE et je suis né le 1^{er} janvier 1889 à Mossi, en Haute-Volta. Je suis soldat de 1^{ère} Classe au 65^{ème} bataillon sénégalais. Mon numéro matricule est le 22136.

Mes camarades et moi sommes très fatigués. Cette guerre est tellement fatigante que l'on pourrait dormir sur place. Cette guerre n'est vraiment pas bien, on vit dans des endroits pitoyables. On manque d'hygiène : presque pas à manger, la boue, les rats, l'odeur, le bruit...

Cette guerre est difficile parce que nos camarades meurent devant mes yeux. Je les vois en train de souffrir, de mourir devant moi, mais je ne peux rien faire, je dois continuer à combattre pour la France.

Nos familles nous manquent terriblement. Il y a des jours où on pleure parce qu'on n'a plus de force pour combattre, mais il faut continuer à combattre, pour la France.

On envoie des lettres à nos familles en disant qu'il ne faut qu'ils s'inquiètent, mais c'est vraiment très dur moralement car on sait qu'il faut s'attendre au pire.

Cette guerre est vraiment terrifiante, on ne sait pas si on va mourir ou si on va rester en vie. Ils attaquent même la nuit.

En cette journée d'été du 31 juillet 1916 à Fleury-devant-Douaumont, l'adversaire a réussi à me toucher mortellement avec une mitrailleuse, comme la majorité de mes camarades morts pour la France.

François GUILLOTIN

Mort pour la France le 21 août 1917

Nous sommes confinés dans la tranchée. C'est la nuit, nous avons terriblement chaud. Nous sommes le 21 août 1917 et l'été est très chaud. Comme chaque nuit, il y a un calme absolu, du côté adverse comme du nôtre. Souvent pendant ce calme, on pense à nos familles, ceux qui ont des photos de leurs proches les regardent. Ça remonte le moral et nous fait chaud au cœur.

Il est deux heures du matin, tout le monde est réveillé et inquiet. En effet, nous allons lancer un assaut contre la tranchée adverse d'ici une demi-heure. On essaie de faire le moins de bruit possible pour ne pas que la tranchée adverse, de l'autre côté du no man's land se doute de quoique ce soit. C'est l'heure, tout le monde est prêt, l'assaut est lancé. On se précipite sur la tranchée ; heureusement que je ne suis pas tout devant. Ceux en première ligne meurent pour la plupart sous le feu ennemi. Les fils barbelés nous empêchent de bien avancer. Mais c'est bon, nous avons traversé le no man's land, nous sommes dans la tranchée allemande. C'est un vrai massacre, je vois mes camarades, mes frères d'armes mourir juste à côté de moi. Quelques secondes plus tard, je suis seul face à un Allemand qui me gueule dessus, je ne comprends rien et je suis tétonisé. Je n'ose pas appuyer sur la gâchette. Les secondes durent une éternité jusqu'au moment où j'entends un coup de feu derrière moi. Je ressens une douleur dans l'abdomen, je suis touché, je m'écrase, je vois les soldats allemands partir, je me vide de mon sang, j'ai froid, je suis seul. Je ferme les yeux, c'est la fin... Plus personne de prononcera mon nom : François Guillotin.

Selia COBAN

Mathéo DE OLIVIERA

Charles Alphonse BARD**Mort pour la France le 16 août 1917**

Je m'appelle Charles Alphonse BARD. Je suis né le 27 décembre 1890 à Brinon-sur-Sauldre dans le Cher. Je suis soldat de 2^{ème} classe dans le 247^{ème} Régiment d'Infanterie et mon numéro matricule est le 07209.

Depuis le début de la guerre, mon quotidien est difficile parce ce que je vis dans le froid. Les conditions d'hygiène sont déplorables (on ne peut pas se laver, ni se raser). Mes compagnons et moi ne mangeons pas à notre faim car on est rationnés. On vit dans la peur de se faire tuer pendant le sommeil et de ne jamais revoir nos familles. On vit parmi les cadavres, dans le sang, la boue...On doit superposer des couches de couvertures sur nous pour que les rats ne nous rongent pas les pieds.

Nos supérieurs nous disent chaque jour que la guerre est bientôt finie pour nous motiver ; ils nous disent que nos adversaires sont faibles et que nous sommes sûrs de gagner.

Les jours passent, ma famille et mes deux enfants me manquent terriblement mais je ne veux pas me faire à l'idée que jamais je ne les reverrai. Mes craintes se sont confirmées et ma vie se termine le 16 août 1917 à Bezonvaux dans la Meuse où je suis tué sous le tir des ennemis ; les balles fusaiet de partout, au-dessus de nos têtes, à côté de nos oreilles jusqu'à celles qui me touchent et je suis tombé pour la France au champ d'honneur, blessé mortellement comme de nombreux autres frères d'armes.

Elodie FISCHER

Louis-Marie MATHIEU**Mort pour la France le 10 septembre 1918**

C'est une journée d'automne comme les autres, le vent frais caresse le visage à travers les tranchées, tôt le matin. Les feuilles se détachent des derniers arbres qui nous accompagnent. Les arbres nus donnent un air plus triste à cette journée avec le brouillard gris qui cache les tranchées adverses. Après un réveil difficile comme tous les jours à 5h30, la matinée passe doucement, comme la plupart des jours, on attend et on n'entend plus nos ennemis. C'est assez étrange. La journée passe, il est 12h53. Les premiers sons venant du camp adverse se font entendre, nous sommes à l'affût, tout le monde est à son poste. Les premiers coups de feu s'échangent, pas loin de mon poste, un ennemi a été touché, c'est ce qui enclenche cet échange violent. J'échange des coups de feu avec les ennemis, ils sont plus nombreux que nous, je commence à ne penser qu'à ma femme et à mes enfants. Après de longues heures d'échanges de feu depuis nos tranchées, nous commençons à attaquer en sortant des tranchées. Je suis en première ligne, les obus et les mines explosent à quelques mètres de moi. J'avance, je ne pense qu'à une chose : rentrer. Je veux juste voir une dernière fois ma famille, je pense également à la lettre que ma femme et ma fille m'ont envoyé et à la lettre que je leur ai envoyé pour leur dire que j'allais rentrer. Un obus explose à côté de moi, un éclat entre dans mon épaule et ma jambe. Je suis à terre, je prie pour ne pas être repéré. Ma prière n'a pas été entendue, un soldat ennemi me transperce avec sa baïonnette dans le ventre. Moi, Louis-Marie MATHIEU, j'ai agonisé longtemps, douloureusement, et je suis mort pour la France le 10 septembre 1918.

Grégory HEITHOLD

Fernand JAUD

Mort pour la France le 24 octobre 1916

Le jour se lève dans les tranchées de Verdun. Les hommes du 130^{ème} Régiment d'Infanterie vont bientôt quitter la fraîcheur glaciale et la puanteur des lieux. Fernand JAUD profite d'un petit instant de répit pour écrire une dernière lettre à sa famille. Il la veut rassurante et apaisante, mais le récit de ce qu'il vit au quotidien se retrouve dans ses mots. Un dernier repas froid, légèrement boueux et ils se mettent en route pour Vaux-devant-Danloup. L'ordre a été donné de lancer une offensive sur la tranchée ennemie. Mais pour y arriver, une longue marche les attend. De nombreux obstacles à franchir. Fernand et ses camarades doivent se déplacer en évitant les balles et la pluie d'obus. La vision n'est pas très claire, le bruit des bombardements résonne. Le jour est bien là mais il fait très sombre, un nuage de fumée les enveloppe et cache les barbelés à éviter. Le décor n'est plus celui d'une campagne verte et apaisante. Il n'y a quasiment plus rien, à part d'énormes trous remplis de boue. Il ne reste que quelques troncs. La vie de Fernand et des autres soldats est faite de nuits blanches et de journées noires. Les Allemands ne comptent pas se laisser faire. Il faut courir, tirer, esquiver. L'odeur est forte, de nombreux corps très abimés sont partiellement déterrés par les obus, qui explosent en continu. Des hommes tombent en criant de douleur. Fernand essaye de motiver ses camarades. Ils se défendent, avancent, gagnent du terrain. Il faut être attentif à tout. Malgré cette grande vigilance, c'est cet éclat d'obus tombé à cinq mètres de lui, qui libère Fernand JAUD de cette terrible bataille. Ce soldat courageux perd la vie sur le champ de bataille à hauteur de Vaux-devant-Danloup le 24 octobre 1916. Il ne reverra plus son village de Cores en Charente-Maritime où il a vu le jour 26 ans auparavant. Il ne reverra plus sa jeune femme et son enfant. Pour lui la guerre est finie.

Maxime KRESS

Ali SO

Mort pour la France le 4 septembre 1916

Le 4 septembre 1916, Ali se bat déjà depuis plus d'un an dans les tranchées de Verdun. Ali a été engagé par la France pour se battre aux côtés des Français et ce n'était pas les seuls car ils sont 134000 combattants d'Afrique Noire. Ali et les autres soldats ont une hygiène vraiment insupportable : la vie dans la boue, les rats, les poux, les différentes maladies, le bruit des canons qu'on entend jour et nuit. Les centaines de camarades morts chaque jour pour récupérer quelques mètres de tranchées. Mais l'heure du nouvel assaut sur les tranchées allemandes arrive. Ali sait qu'il va être envoyé en première ligne. Les soldats sont alignés sur la première tranchée en face de l'échelle en attendant le coup de sifflet du commandant pour partir en même temps. Ali tremble, ça siffle. Il grimpe l'échelle en suivant le mouvement et d'un coup le drame arrive. Des coups de feu et de canons partout. Ali se retrouve à terre en s'étant pris une balle dans le ventre. Il se vide de son sang en pensant à sa famille et à son pays, loin au-delà de la Méditerranée. Nous sommes le 4 septembre 1916 et il ne verra plus son Afrique natale.

Ali JOUJAEV

Alfred, Edmond COCQ

Mort pour la France le 27 juillet 1916

Nous sommes à Verdun le 27 juillet 1916. C'est sous cette chaleur écrasante de ce mois de juillet que va avoir lieu mon dernier combat. Je n'imagine pas que cela soit mon dernier combat. Il est à peu près 10h lorsque l'assaut débute. J'ai été, avec 5 de mes camarades, envoyé faire du corps à corps avec pour seule arme une baïonnette. Dix minutes après le début de l'assaut, deux de mes camarades meurent sous les coups ennemis, nous ne sommes désormais plus que trois à combattre, face à des dizaines d'Allemands tout autant, voire plus armés que nous. La victoire est bien loin d'être atteinte, quelques instants plus tard, je me retrouve seul face à l'horreur. Pour moi, la fin est présente. Je le sens. C'est fini pour moi.

Moi, Alfred, Edmond COCQ, je meure au combat pour la France le 27 juillet 1916 lors d'un corps à corps sous les coups d'une baïonnette ennemie.

Johann LE MERRER



Jean SAUVE

Mort pour la France le 11 décembre 1915

Et voilà qui sait, je vis peut-être les dernières de ma vie, la guerre devait normalement être un peu plus facile et nous allions la gagner facilement, mais cela fait déjà plusieurs années et nous devons toujours continuer à nous battre. Les conditions de vie ne nous aident pas non plus, entre le manque d'espace, de confort ou encore d'hygiène. C'est très difficile à vivre et même difficile de pouvoir se reposer pour mieux combattre. Quand je repense à ma vie d'avant, tout allait bien, j'allais bientôt me marier avec l'amour de ma vie, avoir des enfants et vivre une belle vie heureuse et tranquille. Mais maintenant tout cela est loin derrière moi. Mais au fond de moi, je continue quand même à croire qu'il y a encore de l'espoir, et que, dans pas très longtemps peut-être, je retrouverai tous les gens que j'aime. Mais tout ça n'est qu'un rêve car aujourd'hui j'ai été tué par un ennemi de la France. Je suis fier d'avoir pu me battre pour mon pays, même si aujourd'hui j'y ai laissé ma vie, celle de Jean SAUVE, soldat de 2^e Classe au 59^e Bataillon de Chasseurs, tombé pour la France le 11 décembre 1915.

Nuha MAROOKI



Pierre-Henri JACOB

Jean LAROCHE

Mort pour la France le 22 mai 1918

Il est 8 heures du matin, je me réveille ainsi que mes camarades. Le réveil a été vraiment difficile...nous ne dormons qu'une heure ou deux la nuit. D'habitude c'est le caporal qui nous réveille, mais ce matin c'était la douce pluie tombant du ciel qui l'a fait. Je salue mes camarades, et mange un peu de pain sec pour le petit déjeuner. Le bon petit déjeuner, c'est fini pour moi à présent. Nous vivons dans des tranchées humides où il y a des rats. Plusieurs de mes camarades sont morts à cause des maladies, ou des bombardements ennemis et c'est toujours difficile de voir ses amis mourir. A partir du début d'après-midi, le bruit des bombardements allemands commence à retentir, on nous attaque. Le caporal nous appelle pour nous battre. Je vois les obus tomber proches de nos tranchées et je vois déjà les corps de certains de mes camarades, déchiquetés. Je n'arrive pas à voir ça, mais je reste fort. Je veux venger mes camarades. Après plusieurs heures de combat, un obus tombe à côté de moi. Je suis éjecté. Je me retrouve au sol à plusieurs mètres de nos tranchées. Je souffre, je saigne beaucoup, mon corps est mutilé. J'essaye de me lever mais je n'y arrive pas. Je repense à mon épouse, mes enfants à qui j'ai promis que je reviendrais. Je meurs en tant que héros pour la France le 22 mai 1918.

Cyrielle MUNDSCHAU

Mort pour la France le 6 avril 1916

Ces derniers jours ont été atroces. La nuit dernière, mon ami a perdu sa vie pour sauver la mienne en me protégeant d'une balle. Sa mort me hante, je me sens coupable. Comment faire pour aller mieux ? Comment vivre avec une telle douleur ? Dans tous les cas, la guerre n'est pas finie et je dois accomplir mon devoir malgré mes douleurs. En ce jour de printemps, le ciel est recouvert de gris, de noir et bien plus encore. Un de mes camarades est parti à l'avant et je doute qu'il revienne un jour, tout comme moi. Mes camarades et moi subissons de terribles traumatismes, comme la folie, la peur mais nous sommes obligés de subir ça pour mettre un terme à cette guerre. Malheureusement, les armes utilisées dépassent de loin mon imagination comme les obus, les baïonnettes et les gaz. Les hommes tombent les uns après les autres comme des bêtes prises au piège. Les tranchées sont assez étroites pour bouger facilement, surtout avec nos armes et pas facile de vivre dans cet endroit. Les nuits se font de plus en plus courtes. Cela va faire deux ans que cette guerre a commencé, que cet enfer a commencé, j'espère que bientôt tout sera fini. Mais le sergent m'appelle : « 1^{ère} Classe JACOB Pierre-Henri, au rapport ! ».

Nous sommes les 6 avril 1916 et dans deux heures, je serai mort, déchiqueté par un obus, mais je ne le sais pas encore.

Malicia BIV



Ali Ben Ahmed Ben Salem**Mort pour la France le 14 août 1918**

C'est une journée chaude. Les orages couvrent le ciel. Les adversaires ont commencé à attaquer. Ma jambe a été blessée mais je n'abandonne pas.

Nous n'avons plus rien à manger, pas d'eau. Assis dans la boue et l'humidité, j'ai peur de mourir mais je ne sais pas encore que la fin arrive. J'espère que ce n'est pas vrai. J'ai vu des hommes avec des blessures terribles, ma blessure n'est rien.

Quand j'étais assis dans les tranchées, je pensais que le jour viendrait où cette terrible guerre prendrait fin et tout irait bien. J'aimerais vraiment le voir.

Les Allemands ont commencé à bombarder et la terre tremble.

Nous avons bombardé aussi, tiré avec nos fusils. Mon heure est venue...un soldat me tire dessus et je tombe. Je découvre que j'avais peur pour rien, cette guerre terrible est terminée pour moi maintenant. Mes souvenirs oubliés passent devant mes yeux. Je n'ai vu que le ciel, mes yeux commencent à se fermer et mon cœur commence à s'arrêter. Nous sommes le 14 août 1916 et moi, Ali Ben Mohammed Ben Salem, sergent du 8^{ème} régiment mixte de zouaves et tirailleurs, je quitte cette terre sans revoir mon Maroc natal.

Madina ILAYEVA

**Mort pour la France**

La vie ici est très dure, je vois mourir plusieurs soldats chaque jour sans que je ne puisse rien faire pour les aider, je ne supporte pas ça...la nourriture est un aussi un problème, je ne compte pas le nombre de fois où j'ai dû me battre le ventre vide, sans aucune force. Les seules choses que nous pouvons manger sont du pain et rarement de la soupe. Malheureusement ce n'est pas tout, les rats, le froid, la pluie et la boue, ce n'est plus possible de vivre ici. Je manque aussi de sommeil, je ne peux pas dormir plus d'une heure, parfois je ne dors pas du tout pendant plusieurs jours mais je vais rester fort jusqu'au bout. Je suis dans les tranchées avec les quelques soldats qui restent, un obus tombe à quelques mètres, je suis le seul survivant. Étant traumatisé par cette scène, je pars me réfugier dans une autre tranchée plus loin, je n'ai pas remarqué la blessure que j'ai à la jambe, qui me ralentit quand même énormément... mes camarades qui sont bien plus nombreux m'ont dit d'aller me reposer et de les rejoindre quand je me sentirai mieux. Je suis accompagné d'un autre homme bien plus blessé que moi, le sang recouvre son visage. Un obus tombe au moment où je m'assois, je me retrouve étouffé par la terre qui a recouvert mon corps en entier. Je peux entendre des cris mais je ne peux plus bouger...alors c'est comme ça que je vais mourir ? Malheureusement, je ne peux plus bouger, je suis condamné à mourir ainsi. Respirer devient de plus en plus compliqué. Cela devait arriver un jour ou l'autre, je serais mort héros pour la France. Qui se souviendra de Kaïta Lancéi ?

Aysenur KAYNAK



Zénon RATON

Mort pour la France le 6 décembre 1917

Je m'appelle Zénon, Zénon RATON. Je suis né le 7 juin 1884 à Peyrat le Château en Haute Vienne et je vais vous raconter mon histoire durant cette guerre qui a débuté en 1914.

J'étais soldat de 2^e Classe dans le 83^e Régiment d'Infanterie. Nous vivions tous dans ces tranchées, ces couloirs de la mort comme je pouvais les appeler. Nos conditions de vie à mes compagnons et moi sont compliquées, nous avons les pieds dans d'interminables tranchées de boue et le combat ne cesse jamais. Les journées sont longues, trop longues. Mes camarades du 83^e Régiment d'Infanterie et moi-même vivons chaque jour avec la mort. Elle est constamment sous mes pieds, et souvent, nous nous demandons quand viendra notre tour.

Zénon a disparu deux semaines après l'écriture de ces mémoires ; c'est donc à moi, camarade du 83^e RI de vous raconter sa disparition tragique. Zénon fut la victime de nos ennemis, les Allemands. Il a vécu une mort lente, longue dans l'agonie et le sang. S'étant fait tirer dessus, Zénon s'est décidé à se laisser mourir dans les tranchées. Ses camarades ont tout tenté pour le sauver, mais Zénon a refusé tout soin, car, je cite, « j'ai combattu pour la Nation, mon devoir s'arrête ici. Tel est mon destin. »

Mes chers lecteurs et chères lectrices, je ne sais pas si vous lirez ces lignes dans quelques années mais les mémoires de Zénon s'arrêtent ici. Zénon est mort le 6 décembre 1917 à Verdun, dans la Meuse, onze mois avant l'Armistice qui signa la fin de cette terrible Guerre Mondiale. Mais pour combien de temps ?



1918- 2018 : Centenaire de la Première Guerre Mondiale – Souvenir et Hommage

Dimanche 11 novembre 2018, à 11h, la cérémonie commémorative du centième anniversaire de l'Armistice de la Première Guerre Mondiale débute Place de la République à Strasbourg.

Lou et Nesryne (élèves de TASSP1), d'une voix émue, lisent un texte en hommage aux victimes de la Grande Guerre.



Angelina, Chaïma, Souad, Emma, Imen, Fatima, Medina et Luc (élèves de 2BPA et 2BPC1) participent avec émotion aux dépôts de gerbes au monument aux morts, aux côtés des autorités civiles et militaires.



C'est un moment historique que tous viennent de vivre.
Cent ans plus tard, le devoir de Mémoire a été accompli.

Les élèves du lycée Oberlin ont reçu les félicitations de Mesdames Fabienne Keller (Sénatrice du Bas Rhin) et Sophie Bejean (Rectrice de l'Académie de Strasbourg) pour leur participation active aux commémorations.